

## INTERVIEW

PHILIPPE LAMARQUE

pour son livre « *Les compagnons des origines à nos jours* », aux éditions Trajectoire

« *Et si le compagnonnage était l'avenir ?* »

**L'**historien Philippe Lamarque dont le ton libre peut dérouter, amuser, aiguïser l'esprit, désarçonner, parfois excéder parce que dérangent, s'attaque dans son dernier ouvrage au compagnonnage. Sujet rebattu pour certains. Mais ici, l'auteur rappelle que le compagnonnage trouve ses racines chez les francs (moblier et objets précieux), autant que chez les gallo-romains (bâtiments) et qu'il s'organise vers l'an Mil. Mais il remonte également aux nombres régulateurs et aux sept arts libéraux pour finir sur un questionnement très contemporain. Et si cet îlot de civilisation menacé devenait la pierre angulaire d'un nouveau départ pour une reconstruction des relations sociales dans le monde du travail, pour une nouvelle recherche de qualité... ? Cette approche originale méritait que nous rencontrions l'auteur.



☛ Philippe Lamarque, *Les compagnons, des origines à nos jours*, 2008, Trajectoire, 206 p, 20 €

**AHM – D'où vient le compagnonnage, quelles sont ses origines les plus profondes ?**

PL – Traditionnellement, les compagnons se plaisent à rappeler leur filiation spirituelle remontant aux bâtisseurs de cathédrales. C'est à la fois réducteur et beaucoup plus vrai qu'on ne le pense. Il est absolument certain que le clergé des époques traditionnelles a eu besoin d'artisans de qualité pour donner à ces images de la Jérusalem céleste que sont les églises un aspect aussi proche que possible de la perfection divine. Grâce à des constructions soignées, des vitraux, des objets de culte et de la vaisselle liturgique précieuse, le luxe a servi, non pas à satisfaire la vanité de quelques prélats comme le prétendent les historiens matérialistes, mais rendre à Dieu l'image qu'Il a daigné nous donner de Lui.

S'il faut résumer le compagnonnage par un slogan, j'avancerai volontiers : l'artisan au service de l'iconophilie. Voilà pour les origines les plus profondes. Le reste en découle, y compris dans l'usage aulique, c'est-à-dire l'image du Christ Παντοκράτορ incarnée dans le souverain de droit divin, ce qui signifie que l'immobilier et le mobilier de la Cour procè-

dent du même principe. Lorsque la bourgeoisie enrichie se met à singer la noblesse et sert de cible aux comédies de Molière, elle ne fait jamais que suivre cette mode. Après tout, si cela en fait profiter les artisans, tant mieux pour leurs œuvres qui illustrent la civilisation.

**Dans votre livre vous écrivez : « avec l'application fanatique et totalitaire du système décimal et métrique sur les matériaux de synthèse, il y a lieu de se demander ce que signifient encore les 3 piliers que sont force, sagesse et beauté ». Pouvez-vous développer cette charge qui, peut-être, explique la raison d'être du compagnonnage, mais ne justifie pas pour autant sa disparition, ni que l'abstraction contemporaine a fait périr les vertus de ce que vous nommez « l'ancien monde » ?**

Il est exact que le système décimal et métrique fait partie des armes de la modernité tyrannique. Pesons le ridicule d'Antoine d'Abbadie d'Arrast qui voulait même diviser le cadran duodécimal de l'horloge ; même les garagistes ont renoncé à calculer leurs factures par fractions décimales horaires ! S'acharner sur Borda et Méchain, sur la commission du méridien et sur Carnot et Monge n'aurait guère de sens, si

ces gens aujourd'hui oubliés du grand public et révéérés par quelques discrètes sociétés de pensée ne pesaient pas quotidiennement sur la planète entière sans que l'on s'en aperçût. Dans le livre « *Le nombre d'or* », je me suis longuement expliqué à propos d'une action involutive, séditeuse, révolutionnaire, « antitraditionnelle », doctrinalement humaniste. De ce tronc commun sont issus des courants allant du panthéisme échevelé et illuministe le plus débridé, jusqu'à l'athéisme le plus dur et marxiste, en passant par toutes sortes de variantes apparemment opposées, mais en réalité complices. Toutes ont une racine : les sectes néopythagoriciennes de Crotone, Métaponte, Syracuse il y a vingt-cinq siècles. Pour transmettre un tel corpus utopique et doctrinal, il faut effacer les mesures traditionnelles, d'essence divine et conformes aux dimensions humaines, valides dans leur environnement naturel, afin de les remplacer par de présumées valeurs universelles au nom du mondialisme. Lorsque je fais référence à la signification des trois piliers de force, sagesse et beauté, c'est précisément pour m'adresser à l'une de ces sociétés de pensée qui se sert de ces meubles pour entourer le tapis de loge et la mettre en demeure de s'interroger sur sa doctrine humaniste contraire à la foi.

Quant aux matériaux de synthèse, absolue négation des mesures traditionnelles, ils servent trop souvent à exprimer les doctrines humanistes délirantes, outrages à Dieu en utilisant des architectures surdimensionnées blasphématoires, titaniques : « *quo non ascendam ?* ». Et le malin ricane toujours derrière ces tours de Babel naïves et outrecuidantes. Vous faites référence à l'abstraction contemporaine ; je vous réponds : peut-il y avoir un art conceptuel ? Que viennent faire ensemble un substantif et un adjectif inconciliables ? Enfin, ce que j'appelle l'ancien monde, je devrais l'appeler le monde traditionnel et de toujours, dont le modèle archétypal nous est caché, pour utiliser un schéma défini par **René Guénon**.

**Il y a, dans votre livre, une référence constante et transversale à Plotin et aux Ennéades : « Le beau essence spirituelle du Vrai ». Est-ce volontaire ?**

Volontaire et délibéré ! Le grand **Kant** ne nous en a donné qu'une vision fragmentaire en déclarant que le beau est immédiatement intelligible. Nous qui vivons dans une société où quelques penseurs dévoyés ont introduit la relativité, doctrine pseudo-scientifique qui justifie le relativisme, le beau lui-même est devenu contestable.

Je suis prudent à l'égard de **Plotin**, parce que la philosophie contemporaine le crédite d'avoir conçu l'Émanation *ex Deo*, confirmation de la transcendance par la manifestation, pour l'opposer à la création *ex nihilo* dont le paléochristianisme se serait fait le chantre. Faux, archi-faux, typique d'une université marquée par **Ernest Renan**, par son admirable et insupportable *Prière devant l'Acropole* ! Je suis d'autant plus prudent à l'égard de Plotin que ses admirateurs s'en servent pour vanter **Porphyre** et cautionner l'illumination. Je n'aurai qu'un cri : derrière l'illumination – contraire absolu de la vision béatifique – il y a les *Illuminati* : voyez à qui le crime profite. Mon aversion pour le néoplatonisme est tempérée par ce que **saint Augustin** lui emprunte pour en tirer le meilleur.

**Quelles sont les sources pythagoriciennes des arts libéraux qui justifient toute votre thèse ?**

Je ne défends aucune thèse. Je me borne à constater que la guématrie explique la manière dont la Création est chiffrée. Pour œuvrer dans les arts libéraux, il faut connaître les mesures et les nombres régulateurs, indispensables pour contempler la Création et rendre cette contemplation accessible au plus grand nombre. Sommairement, de manière sans doute trop schématique, j'observe deux courants principaux issus de Pythagore : les néoplatoniciens et les aristotéliens. Disons d'emblée que je récuse le « dévergondage intellectuel »

des premiers, tandis que je me rallie sans réserve aux seconds. À mes yeux, le compagnonnage consiste ni plus ni moins qu'à produire des bâtiments ou des objets manufacturés conformes à l'aristotélisme. Malheureusement, les écrivains qui, jusqu'à présent, ont étudié le compagnonnage se trouvent tous à des degrés divers infectés d'hérésie néoplatonicienne.

**Quelles sont les relations entre le compagnonnage et les mouvements doctrinaires et politiques du XIX<sup>e</sup> siècle qui bouleverseront les rapports de l'homme au travail ?**

Ce sujet étant largement traité dans le livre, je me contenterai de résumer le cadre d'une situation paradoxale, dans laquelle le compagnonnage ayant subsisté aux saccages révolutionnaires tente de survivre. Il serait vain de refaire un inventaire des mouvements doctrinaires, mais par ce seul adjectif, ils se situent hors de l'héritage compagnonnique. Quelques grands noms émergent, dont celui d'**Agricol Perdiguier**, et l'on devine une tentative d'harmoniser la cacophonie. Se méfier du verbe harmoniser : caractéristique du néopythagorisme ! Dans ma jeunesse, je me suis intéressé à un exemple familial, un quadrisaïeul compagnon charpentier, agitateur du Vaucluse arrêté lors du coup d'État de 1851 et « transporté » (le terme de déporté n'existe pas à l'époque) en Algérie. Toutes les contradictions de l'époque s'incarnent dans la vie du personnage, c'est ce que j'ai voulu traduire et rendre accessible dans le livre.

**La société idéale qui se dégage du modèle d'Adam Smith est une société de petits créateurs, inventifs, produisant eux-mêmes et commercialisant le produit de leur labeur. Ce modèle social, théorisé par Marx sous le nom de « société marchande simple », hantera la pensée socialiste, et notamment celle de Pierre-Joseph Proudhon, avec l'imaginaire d'une sociologie du travail à la recherche d'une unité perdue du « métier ». Le compagnonnage était-il une réponse politique positive à cette interrogation sociale, ou une réponse antinomique ?**

Certes, le modèle d'Adam Smith est séduisant. D'après celui-ci, l'origine de la richesse se trouve dans le travail des hommes. De plus, il se méfie de la division du travail qui abrute l'ouvrier ; il recommande une économie artisanale régulée par un interventionnisme mesuré. Néanmoins, il est impossible de le considérer comme un défenseur de l'artisanat et des jurandes, parce qu'il noue des liens avec les physiocrates hostiles aux corporations.

Proudhon reste à redécouvrir. Loin d'avoir vieilli, il n'a été que superficiellement étudié. Par exemple, lorsqu'il s'exclame « la propriété, c'est le vol »,

*trop nombreux sont ceux qui s'arrêtent à la provocation, tandis que dans la perspective du droit naturel, nous ne sommes que gestionnaires de biens à transmettre aux futures générations. De nos jours, avec des arrière-pensées doctrinaires, c'est le langage que tiennent les partisans du développement durable. Quant au caractère sacré de la propriété que prône le Code civil, il a été définitivement récusé par des exemples d'expropriation collective dans notre pays (que l'on pense – au-delà de tous débats politiques sur le sujet – à celle du 1,5 million de Français d'Algérie à la suite des Accords d'Évian de 1962).*

**Le compagnonnage est-il en opposition avec la doctrine sociale de l'Église, notamment lorsque Léon XIII en appelle à la « rénovation des métiers » ?**

Mon admiration pour **Léon XIII**, **Patrice de La Tour du Pin** et **Lyautey** m'incite à voir dans le compagnonnage une application parfaitement orthodoxe du catholicisme social. Sans aller jusqu'à me sentir fondé à évaluer la sanctification par le travail telle que la soutient saint **Josemaría Escrivá de Balaguer**, j'observe avec intérêt les efforts de l'*Opus Dei* pour résoudre la question sociale.

**Quelle est la place du compagnonnage dans la société contemporaine ?**

... Vous me posez une question journalistique alors que je suis historien et essayiste.

**C'est le jeu de l'interview.**

Il est évident que dans l'état actuel de la société, le compagnonnage me semble le meilleur modèle d'une réforme du droit du travail. Actuellement, le Sénat et la Chambre étant les conservatoires du droit positif, ils n'ont aucune raison de remettre en cause un système hérité du décret d'**Allarde** et de la loi **Le Chapelier**. Tant que le Conseil économique et social sera réduit à un rôle consultatif, il n'existera aucune chance de voir les jurandes servir d'inspiration à une réforme juridique. Pour le moment, les compagnons trouvent une clientèle parmi les *happy fews* ; il faudra bien sortir un jour de la crise économique et du chômage endémique en puisant des modèles dans un système qui fonctionnait efficacement. Encore faut-il nuancer l'appréciation, surtout depuis que des organisations compagnonniques ont pris des positions tranchées par rapport à la Charte de travail élaborée pendant la Révolution nationale en 1941. De nos jours, certains dirigeants associatifs s'accommodent fort bien des contradictions juridiques se complaisant dans le syndrome de Stockholm : la victime amoureuse du bourreau.

*Propos recueillis par André Senier*